

INTRODUCTION A LA LECTURE DE HEGEL PAR KOJEVE

I Du sentiment de soi à la conscience (historique) de soi.

A) Le Désir est la négation d'un positif : le non-moi

L'être conscient de soi présuppose le désir. Car ce désir = celui d'un "Moi" (c'est à dire une conscience de soi) agissant sur l'objet. Or cette action = négation de l'objet, **transformation**, ce qui présuppose qu'il y a derrière cela une "**motivation**", une **projection subjective sur le donné objectif**.

C'est dans et par son Désir que l'homme se révèle en tant que conscience de soi, en tant que sujet connaissant. LE MOI EST LE MOI D'UN DESIR.

Par conséquent la réalité humaine ne peut se constituer et se maintenir qu'à l'intérieur d'une réalité biologique, objective, animale.

MAIS cette réalité = seult condition nécessaire, et non une condition suffisante de l'humanité. **A lui seul ce Désir ne constitue que le *Sentiment de soi* .**

L'action en tant que transformation d'un donné objectif est négation de ce même donné. Négation au sens d'ASSIMILATION qui aboutit à la création d'une réalité subjective.

Le donné objectif devient un POUR MOI, **en tant qu'il devient non plus simple objet mais objet de *Mon Désir* , de ma subjectivité.** (on verra plus bas qu'il ne s'agit encore que d'une subjectivité relative; un sentiment de soi et non une conscience de soi.)

D'une manière générale le Moi du Désir est un vide qui ne reçoit de contenu positif réel que par l'action négatrice qui satisfait le désir en détruisant, transformant et "assimilant" le non-Moi nié (le donné objectif).

Le non-Moi = objet = négatif du Moi

Le Désir procède de la négation du donné, donc du non-Moi.

Négation du négatif = un positif. la négation du non-Moi = le Moi.

Mais s'agit-il pour autant déjà d'un Moi conscient de soi, c'est à dire qui se distingue du donné naturel ?

B) Désir animal et Désir Humain

Si le désir porte sur le non-Moi "naturel", le Moi sera donc "naturel" lui aussi. Le moi créé par la satisfaction active d'un tel désir aura la même nature que les choses sur lesquelles porte ce désir: ce sera un moi "chosiste", un moi seulement vivant qui ne pourra se révéler qu'en tant que ***sentiment de soi***.

Pour qu'il y ait conscience de soi **il faut donc que le désir porte sur un objet non naturel**, sur quelque chose qui dépasse la réalité donnée.

Or la seule chose qui obéisse à cette propriété est le Désir lui même en tant qu'il est la manifestation d'une absence, d'un réel non donné, non naturel. Il est en effet essentiellement autre chose que la chose désirée.

⇒ **Il faut donc que le Désir porte sur un autre Désir.**

Enfin en tant qu'il est action négatrice il se distingue du Moi animal, identique, égal à lui même. **Autrement dit l'être même de ce Moi négateur sera devenir, et la forme universelle de cet être ne sera pas l'espace, mais le TEMPS. Son maintien dans l'existence signifiera donc pour ce moi "ne pas être ce qu'il est et être (c'est à dire devenir) ce qu'il n'est pas."** Il sera (dans l'avenir) ce qu'il est devenu par la négation (dans le présent) de qu'il était (dans le passé), cette négation étant effectuée en vue de ce qu'il deviendra.

Nous avons vu que le désir humain doit porter sur un autre désir, car seul le désir est non-naturel, car négateur. Il faut donc qu'il y ait en premier lieu une pluralité de désirs (animaux). Pour que la conscience de soi puisse naître du *sentiment de soi*, pour que la réalité humaine puisse naître de la réalité animale il faut **que cette**

réalité soit multiple : pour cela il faut qu'il y ait une pluralité d'individus désirants et que ces désirs soient orientés les uns vers les autres.

C'est pourquoi la réalité humaine ne peut être que sociale. Mais pour qu'un troupeau, un ensemble de *sentiments de soi* devienne une *société* il faut encore que les désirs des de chacun puissent porter sur les désirs des autres. Le désir humain, le désir anthropogène se distingue du désir animal en ce sens qu'il porte non sur un objet mais sur un autre désir.

Le désir qui porte sur un objet quelconque n'est un Désir humain que dans la mesure où il est **médiatisé par le désir d'un autre portant sur le même objet.** Ainsi un objet parfaitement inutile du point de vue biologique tel qu'une décoration ou le drapeau de l'ennemi peut être désiré parcequ'il fait l'objet d'autres désirs.

L'histoire humaine est en ce sens l'histoire des Désirs désirés.

C) La différence fondamentale entre le Désir humain et le Désir animal

Mise à part cette différence (essentielle) le désir humain est analogue au désir animal en ce sens que tous deux tendent à ses satisfaire par une action négatrice, voire transformatrice et assimilatrice. L'homme se *nourrit* de Désirs comme l'animal se nourrit de choses réelles.

Ainsi le désir humain ne se distinguera effectivement du désir animal que dans la mesure où ce dernier se verra dominé par ce premier.

Or le Désir animal est toujours en dernière analyse fonction de la conservation de soi.

Donc le Désir humain n'est tel que dès lors qu'il domine ce Désir de conservation. **C'est dans et par le risque de sa vie que la réalité de l'homme se crée et se révèle en tant que réalité. C'est pourquoi aussi parler de l'origine de la conscience de soi c'est nécessairement parler du risque de la vie, en vue d'un but essentiellement non vital.**

D) L'homme s'avère humain en risquant sa vie pour satisfaire son désir humain.

L'homme *s'avère* humain en risquant sa vie pour satisfaire son désir humain, c'est à dire son Désir qui porte sur un autre Désir. Or désirer un désir c'est vouloir se substituer soi-même à la valeur désirée par ce Désir. Car sans cette substitution on désirerait la valeur, l'objet du désir, et non le Désir lui-même.

Désirer le Désir d'un autre, c'est donc en dernière analyse désirer que la valeur que je représente soit la valeur désirée par cet autre : je veux qu'il reconnaisse ma valeur comme sa valeur, je veux qu'il me reconnaisse comme une valeur *autonome*, c'est à dire **qui suffit à former en elle même et par elle-même une valeur désirable.**

Ainsi tout Désir anthropogène, générateur de la conscience de soi est en fin de compte fonction de la **reconnaissance**. Et le risque de la vie est en ce sens fonction de ce Désir. Parler de l'origine de la conscience de soi c'est donc parler essentiellement d'une lutte à mort pour la **reconnaissance**.

II De la nécessité d'un maître et d'un esclave

A) Si la lutte aboutit à son terme (la mort) nulle reconnaissance n'est alors rendue possible.

Sans cette lutte à mort de pure prestige il ne saurait y avoir d'humanité. L'être humain ne peut se constituer que si son Désir est celui d'un autre Désir, ce qui en dernière analyse constitue un Désir de reconnaissance (en ce sens que le Désir porte sur le Désir d'autrui : désir d'être *désirable*, c'est à dire que la valeur que je représente soit reconnue, or elle n'est telle que si elle est Désirée par autrui.)

■ **L'être humain ne peut se constituer que si deux au moins de ces Désirs s'affrontent :**

Nous avons vu que le Désir humain ne se distingue de celui de l'animal que d'après les deux critères suivant :

- D'abord parce qu'il n'est pas le désir d'une chose mais celui d'une valeur, a fortiori la **reconnaissance**.
- Ensuite il s'en distingue pour n'avoir point comme fin ultime la vie mais bien la **reconnaissance, et ce au péril de la vie elle-même.**

Ainsi, si le Désir est humain en ce sens qu'il est toujours un Désir portant sur le Désir de l'autre, et ceci en dépit de tout instinct de conservation. Alors il va de soi que l'humanité est essentiellement **UN CONFLIT D'AU MOINS DEUX DESIRS.**

Et puisque chacun de ces deux sujets désirant est prêt à aller jusqu'au bout dans la poursuite de sa satisfaction (pour réaliser son humanité), et par conséquent à mettre en péril sa vie ainsi que celle de l'autre, leur rencontre ne peut qu'abonder dans le sens d'une lutte à mort.

Pendant si tous les être en voie de devenir des êtres humains se comportaient de la sorte, alors nulle reconnaissance ne saurait advenir dans la mesure où il ne saurait, à terme, en rester qu'un.

B) De la nécessité de la Maîtrise et de la Servitude.

Pour que la réalité humaine puisse se constituer en tant que réalité reconnue il faut que les deux adversaires restent en vie après la lutte. **Il ne suffit donc pas que la réalité humaine (celle des Désirs) soit multiple, il faut encore que cette multiplicité comporte deux attitudes différentes : celle du Valet, celui qui va céder, et celle du Maître.**

■ Que les deux sujets survivent au combat nécessite que ceux ci soient inégaux.

Car au cas contraire aucun ne céderait et, soit les deux décèderaient, soit un des deux, et ainsi nulle reconnaissance ne subsisterait.

L'un, sans y être aucunement « prédestiné » doit donc avoir « peur » de l'autre, **céder à son désir (animal) de conservation et ainsi abandonner son Désir pour satisfaire le Désir de l'autre** : il doit reconnaître sans être reconnu.

Si la réalité humaine ne peut s'engendrer qu'en tant que multiple (sociale) la « société » n'est en revanche humaine, du moins à son origine, qu'à la seule condition d'impliquer un élément de maîtrise et un élément de servitude. **Parler de l'origine de la Conscience de soi c'est donc nécessairement parler de l'autonomie et de la dépendance de la Conscience, de la Maîtrise et de la Servitude.**

Si l'être humain ne s'engendre que dans et par la lutte qui aboutit à la relation entre maître et esclave, la réalisation et la révélation progressive de cet être ne peuvent, elles aussi, qu'en fonction de cette relation sociale fondamentale.

Si l'homme n'est pas autre chose que son devenir, si son être humain dans l'espace est son être dans le temps ou en tant que temps, si la réalité humaine n'est rien d'autre que l'Histoire Universelle révélée, cette histoire doit être l'histoire de l'interaction entre maîtrise et servitude.

La dialectique historique est la dialectique du Maître et de l'Esclave.

Mais si l'opposition de la « thèse » et de « l'antithèse », n'a de sens qu'au sein de la conciliation dans la « synthèse », si l'histoire a nécessairement un terme final, si l'homme qui devient doit culminer en l'homme devenu, si le Désir doit aboutir à la satisfaction, si la science de l'homme doit avoir la valeur d'une vérité universellement valable, alors l'interaction du maître et de l'esclave doit finalement aboutir à leur « suppression dialectique ».

III LA REALITE HUMAINE N'EXISTE QU'EN TANT QUE REALITE RECONNUE

Quoi qu'il en soit la réalité humaine ne peut s'engendrer et se maintenir qu'en tant que réalité reconnue. **Ce n'est qu'en étant reconnu par un autre, par les autres – et à la limite par tous les autres – qu'un être humain est réellement humain, et ce tant pour lui-même que pour les autres.** Ceci dans la mesure où nous avons vu que sa condition d'être humain ne se réalisait, d'une part que dans la « société », la pluralité, mais aussi dans ma mesure où cette socialisation ne saurait procéder sans la dialectique qui se joue entre les éléments de Servitude et de Maîtrise.

C'est pourquoi en parlant de la conscience de soi en tant que réalité de l'homme, vérité de l'être humain, il faut dire : **La conscience-de-soi existe en soi et pour soi dans la mesure et par le fait où elle existe (en soi et pour soi) pour une autre conscience de soi ; c'est à dire qu'elle n'existe qu'en tant qu'entité reconnue.**

EXPLICATION.

La conscience-de-soi existe en soi et pour soi (...) elle existe (en soi et pour soi) pour une autre conscience-de-soi : c'est à dire tant au niveau du fait qu'elle soit « là » (en soi) qu'au niveau de ce qu'elle tient d'existence dans le devenir (pour soi). Elle n'est « là », véritable, qu'en tant que reconnue comme telle. Et elle ne perdure et ne progresse (elle n'est pour soi) que selon la même condition de reconnaissance. Le Maître ne demeure tel que dès lors qu'il est reconnu comme tel. Et de même pour l'esclave, qui ne changera de position que dès lors que le concept de liberté émergera dans sa conscience, ce qui est conditionnée par le fait qu'il soit reconnu comme esclave par le maître.

A) CE CONCEPT PUR DE LA RECONNAISSANCE REND MANIFESTE L'INEGALITE DES DEUX CONSCIENCES-DE-SOI.

Il y a redoublement de la conscience-de-soi à l'intérieur de son unité dans la mesure où cette unité ne trouve sa vérité que dans la reconnaissance, le rapport à autrui.

Ce concept pur de la reconnaissance, c'est à dire ce redoublement, doit être considéré maintenant dans l'aspect sous lequel son évolution apparaît à la conscience-de-soi reconnue ou qui reconnaît.

Cette évolution rend d'abord manifeste l'aspect de l'inégalité des deux consciences de soi (c'est à dire des deux hommes qui s'affrontent en vue de la reconnaissance). En d'autres termes elle rendra manifeste l'expansion du moyen terme (qui est la reconnaissance réciproque et mutuelle) dans les deux points extrêmes de l'affrontement.

Le point extrême est l'unilatéralité de la reconnaissance après la lutte. DE prime abord la conscience-de-soi est exclusive de l'autre. Elle Etre-pour-soi-et-indivis, identique à elle-même par l'acte d'exclure d'elle tout ce qui est autre qu'elle.

DANS CETTE IMMEDIATETE, c'est à dire dans cet *être donné* la conscience-de-soi est une entité particulière et isolée. Ce qui pour elle est autre qu'elle existe pour elle comme objet privé de réalité essentielle.

Mais dans le cas que nous étudions ici l'entité-autre est elle aussi une conscience-de-soi : un individu humain se présente à un individu humain. **Se présnetant ainsi dans leur immédiateté ces individus sont l'un pour l'autre des objets-chosistes vulgaires.** Ils sont des formes concrètes autonomes, des consciences plongées dans l'être donné de la vie animale. Car c'est en tant que vie animale que s'est déterminé ici l'objet-chosiste existant comme un être donné. **Ils sont des consciences qui n'ont pas encore accompli l'une pour l'autre le mouvement dialectique de l'abstraction absolue, qui consiste dans l'acte d'extirper tout être donné immédiat, et dans le fait de n'être rien d'autre que dans l'être donné purement négatif de la conscience identique à elle-même.**

Ces entités ne se sont pas encore manifestées l'une à l'autre en tant que consciences-de-soi.

EXPLICATION

Lorsque deux « premiers » hommes s'affrontent pour la première fois, l'une ne voit dans l'autre qu'un animal, d'ailleurs dangereux et hostile, qu'il s'agit de détruire, et non pas un être conscient de soi représentant une valeur autonome.

Chacun de ces deux individus humains est certes subjectivement certain de lui-même ; mais il ne l'est pas de l'autre.

Et c'est pourquoi sa propre certitude – subjective - de soi n'a pas encore de vérité puisqu'elle n'a pas encore de réalité dans la mesure où elle n'est pas encore intersubjectivement – objectivement – reconnue. En ce sens elle n'existe encore pour personne et n'a donc aucune valeur au regard de nulle autre conscience.

En effet la vérité de sa certitude subjective, si elle ne se trouvait pas dans la reconnaissance par autrui, si cette vérité de l'Être-pour-soi dont il est certain ne se trouvait qu'en lui-même, alors elle ne saurait avoir pour seule origine que l'être chosiste et animal dans la mesure où il ne peut trouver de statut, de valeur, pour soi – c'est à dire qui le place comme valeur autonome – que dans la reconnaissance.

Mais d'après le concept de la reconnaissance ceci n'est possible que s'il accomplit pour l'autre l'abstraction pure de l'Être-pour-soi : chacun l'accomplissant d'abord en soi-même d'une part par sa propre activité, et d'autre part par l'activité de l'autre. Seulement la reconnaissance n'est pas encore pure à ce stade.

1. LE MAÎTRE ET L'ESCLAVE : définitions.

Le maître est la conscience existant pour soi, c'est-à-dire autonome. Il est tel en tant qu'il est médiatisé par une autre conscience qui le reconnaît.

L'esclave, en se solidarissant avec sa vie animale ne fait qu'un avec le monde naturel des choses. En refusant de risquer sa vie dans la lutte de pur prestige, il ne s'élève pas au dessus de l'animal. Il se considère donc lui-même comme tel et c'est comme tel qu'il est considéré par le maître.

La certitude du maître n'est donc pas subjective et immédiate. Elle est bien intersubjective et médiée puisqu'elle lui provient de la reconnaissance de l'esclave.

Ne dépendant plus de la nature, ayant vaincu son instinct de conservation, le maître ne voit pas – comme c'est le cas de l'esclave – dans la nature des choses dont il dépend mais bien des moyens pour satisfaire son désir.

En effet s'il est maître vis à vis de l'esclave et si l'esclave représente ici l'animalité naturelle alors le maître est aussi maître de la nature.

Le maître a un rapport médiateur à la chose. Il jouit de la nature travaillée par l'esclave.

L'esclave a un rapport immédiat à la chose. Il prépare la nature, la chose, pour la consommation de l'esclave.

L'esclave se rapporte lui aussi à la chose d'une manière négatrice. Mais sa négation est transformation : elle est incomplète puisqu'il n'anéantit pas complètement la chose.

La négation de la chose par le maître est consommation. Il vient à bout de la chose par son anéantissement complet.

Ce n'est donc que par la médiation d'un autre que le maître est libre vis à vis de la nature. Cependant il ne profite de cette médiation que parce qu'il s'est préalablement *libéré* de son animalité en repoussant plus loin les limites de l'instinct animal lors de la lutte.

2. L'ACTE DE LA RECONNAISSANCE

a) premier élément constitutif de la reconnaissance : la reconnaissance est mutuelle.

En refusant de risquer davantage sa vie l'esclave reconnaît sa dépendance vis à vis de la nature. Il n'est donc pas seulement reconnu comme tel par le maître. La reconnaissance de la servitude est donc mutuelle. La conscience de l'esclave se supprime donc elle-même en tant qu'Être-pour-soi. [puisqu'elle se reconnaît comme Être-en-soi, animal, dépendant de la nature. Pour lui la nature est essentielle c'est pour cela qu'on dit que sa conscience est essentiellement naturelle.

b) Deuxième élément constitutif de la reconnaissance : le travail de l'esclave est l'action du maître.

Dans la mesure où c'est pour satisfaire le désir du maître que l'esclave travaille on peut dire que le désir du maître agit dans et par le travail de l'esclave.

La réalité du maître n'est pas l'Être-en-soi mais l'Être-pour-soi. Il est la puissance négatrice pure pour laquelle la chose n'est rien (c'est à dire un objet de consommation, à anéantir).

c) Troisième élément de la reconnaissance : la reconnaissance n'est complète que dès lors que le maître est reconnu par un homme ayant une dignité d'homme libre.

Ne reconnaissant pas la dignité humaine de l'esclave (de fait il ne peut pas puisque l'esclave ne cherche plus à se faire reconnaître autrement qu'en tant que conscience dépendante), le maître n'est donc reconnu en tant qu'être digne de sa liberté que par un esclave, c'est-à-dire un conscience ne possédant (pas même pour elle) les concepts de liberté et de dignité. Le maître est reconnu par une chose.

La dialectique du maître et de l'esclave, à ce niveau, ne génère pas toute l'humanité car la reconnaissance est incomplète puisque unilatérale.

Ce qui constitue la vérité de la conscience du maître est donc une vérité chosiste. Le maître n'est donc pas encore une conscience autonome puisqu'il dépend toujours de la nature. Certes il dépend de la nature d'une façon médiante, indirecte, mais il en dépend tout de même à travers l'esclave. La vie du maître consiste dans le fait de consommer les fruits du travail servile, dans le fait de vivre de et par ce travail.

La reconnaissance du maître par l'esclave est donc une image renversée et faussée de la conscience autonome.

Et bien l'on peut supposer que la reconnaissance de l'esclave est elle-même faussée et renversée.

B) LA CONSCIENCE DE L'ESCLAVE DEVELOPPE LE CONCEPT DE LA LIBERTE.

On a vu que par son dépassement de l'animalité (l'instinct de conservation) la conscience du maître est *pour soi*.

Seulement ceci présuppose que ce qui définit ce « pour soi » de la conscience est bien le dépassement. Or après avoir acquis le statut de maître cette conscience ne se dépasse plus davantage. Le maître jouit de la nature à travers le travail de l'esclave, il vit selon un « confort ». C'est en cela que nous pouvons dire que nous avons jusque là donné une image faussée du maître.

Remarque : La conscience du maître est bien négatrice et pour soi puisqu'elle a nié l'instinct de conservation. En revanche sa négation s'arrête là. Il est donc préférable – à l'égard de notre définition du maître comme conscience négative pour soi – de dire que cette définition est partielle. Elle n'est pas faussée, mais elle ne dit

pas tout du maître puisqu'il faut distinguer 2 moments dans son évolution (logique et non pas chronologique ; *chronos = le temps*) :

1^{er} moment : la conscience nie l'instinct de conservation et elle est donc « pour soi », négatrice.

2^{ème} moment : la conscience du maître jouit du travail de l'esclave, elle nie le donné mais seulement le donné. Elle ne se nie plus elle-même. En niant l'instinct de conservation elle s'était nié elle-même en tant qu'animal. Désormais elle ne nie que la chose et ne se dépasse plus.

De la même manière nous devons donc avoir défini l'esclave que partiellement. Nous devons alors trouver un second moment (logique) dans sa définition.

1. L'esclave a éprouvé l'angoisse de la mort.

Qu'est-ce que la mort sinon la négation pure, absolue ? Comment peut-on dans ce cas penser que l'esclave est une conscience en soi indivise s'il s'agit d'une conscience ayant vécu l'angoisse de la mort ? Il a bien eu affaire à la négation pure.

Certes de prime abord il s'agit d'une conscience qui s'est solidarisée avec son Moi animal. Mais dans l'angoisse de la mort la conscience servile a été intérieurement bouleversée et tout ce qui est fixe et indivis, animal, a tremblé en elle.

On a là la différence entre l'asservissement d'un homme et le domptage d'un animal. L'animal n'a pas la même capacité à se souvenir de ce qui lui est arrivé. L'homme, conscient de lui-même sait que s'il persévère dans la lutte il perdra la vie. Pour l'animal il s'agit simplement d'obéir à l'instinct de survie. Autrement dit l'esclave s'est plié, à défaut de mieux, à la victoire du maître, mais ce n'est pas par instinct de survie mais par angoisse de la négation absolue, de la mort.

Quelle est la différence entre réagir à l'instinct de survie et avoir peur de la mort ?

Lorsque je me brûle ce n'est pas ma conscience réfléchie qui me fait réagir et retirer ma main. Ce n'est pas mon cortex cérébral qui réagit mais ma moelle épinière. Par contre lorsque je décide d'arrêter le combat ce n'est pas parce que j'ai mal que je prends cette décision, mais parce que j'ai conscience du risque absolu qui est soutenu par cette lutte.

Autre exemple : Pour qu'un bœuf continue d'avancer lorsqu'il traîne une charrue je dois rester derrière lui pour le fouetter régulièrement. Tandis que le maître n'a pas besoin de rester derrière l'esclave pour qu'il fasse son travail. L'esclave comprend un ensemble de règles qu'il ne lui reste plus qu'à appliquer. S'il désobéit c'est par délibération. Si le bœuf n'avance plus c'est que son corps ne peut plus fournir l'effort exigé.

Donc afin de ne pas succomber à la mort l'esclave a choisi de se soumettre aux règles du maître. Il se transforme, il devient lui aussi autre que ce qu'il était. Or ce bouleversement, cette dialectique intérieure qu'il opère en lui-même est la négativité négatrice absolue, l'Être-pour-soi pur. Cet être pour soi existe ainsi en cette conscience.

Le maître en revanche doit vaincre, se maintenir comme maître ou mourir. Ainsi la maîtrise est pour lui une valeur absolue qu'il ne peut pas dépasser.

Par contre l'esclave n'a pas voulu être esclave. Il l'est devenu parce qu'il n'a pas voulu risquer sa vie pour être maître. Dans l'angoisse de la mort il a compris (sans s'en rendre compte) qu'une condition donnée fixe et stable telle celle du maître ne peut pas épuiser l'existence humaine. Il a compris la vanité des conditions données de l'existence. Il n'a pas voulu se solidariser avec la condition de maître et il ne se solidarise pas non plus avec la condition d'esclave. Il n'y a rien de fixe en lui car il est prêt au changement.

En effet dans son être même il est dépassement c'est-à-dire transcendance, transformation, éducation. Il est devenir historique dans son essence, dans son être même.

En effet d'une part il veut se libérer, c'est-à-dire qu'il ne se solidarise pas avec ce qu'il est. D'autre part il a un idéal positif à atteindre : l'idéal de l'autonomie, de l'Etre pour soi qu'il trouve à l'origine même de sa servitude incarnée dans le Maître. En cela il reconnaît le Maître comme un simple objet extérieur qu'il doit atteindre. Voulant devenir maître à la place du maître il fait l'histoire.

L'image selon laquelle le maître est autonome et Etre pour soi est donc utile. Elle exerce une fonction précise : elle permet à l'esclave de « visualiser » son idéal. Ne sachant pas que le Maître n'est pas réellement autonome il va réaliser ce qui n'existait pas jusque là : la liberté pure, c'est-à-dire l'autonomie absolue de l'Etre pour soi qu'il est sans l'avoir encore révélé, pas même à lui même.

Comment cette révélation de son Etre pour soi s'opère concrètement ?

2. L'esclave réalise l'Histoire de la Liberté. (p28)

Dans le travail forcé et exécuté au service d'un autre la conscience servile supprime son attachement à l'existence naturelle. En travaillant l'esclave devient maître de la nature. Or il n'était devenu l'esclave du maître que parce qu'il était d'abord devenu l'esclave de la nature en se subordonnant à ses lois par l'acceptation de l'instinct de conservation.

C'est donc en devenant maître de la nature par son travail que l'esclave se libère de la condition dans laquelle il s'était mise. C'est pour cela que l'esclave, malgré qu'il soit Etre en soi, comporte nécessairement en lui la réalisation de l'Etre pour soi. Contrairement au Maître qui ne serait pas devenu tel sans Etre pour soi, mais qui demeure un et indivis (c'est-à-dire Etre en soi) en devenant une conscience jouissante.

La maîtrise de l'esclave ne risque-t-elle pas elle aussi de stagner comme c'est le cas de la maîtrise du maître ?

3. L'esclave : une nouvelle forme de maîtrise. (p. 28)

Dans le monde naturel l'esclave est esclave du maître. Dans le monde technique (travail) il règnera un jour en maître absolu. Et cette maîtrise sera toute autre que la maîtrise immédiate du maître.

En transformant le monde, le donné, par son travail il transcende le donné. Il se dépasse donc davantage que le maître.

Le maître est en effet toujours dépendant de la nature, même si c'est d'une façon médiante. Alors que l'esclave maîtrise cette nature, il n'en dépend donc pas. Du moins dès que l'esclave est esclave il est toujours déjà prêt à développer une nouvelle forme de l'autonomie, plus pure que celle du maître.

Si l'angoisse de la mort incarnée pour l'esclave dans la personne du Maître guerrier est la condition sine qua non du progrès historique c'est uniquement le travail de l'esclave qui la réalise.

Il faut que l'esclave ait respecté son maître en tant que tel pour qu'il s'adonne à son travail de la nature et finisse ensuite par maîtriser cette dernière.

Autrement dit, pour être plus clair : une fois que l'esclave travaille la nature il devient le possesseur de techniques que le maître n'a pas. Par conséquent l'autonomie du maître s'amenuise de plus en plus puisque bientôt c'est l'esclave qui va pouvoir poser ses conditions.

Exemple : La révolution française 1789. L'Aristocratie (classe guerrière à son origine) devient totalement dépendante des productions du peuple alors asservi à cette dernière. Il faudra quelques années pour que le peuple comprenne que c'est lui qui détient le réel pouvoir du fait du nombre et du fait qu'il détient en fait toutes les richesses du royaume.

Mais comment le travail est-il à même de faire évoluer l'homme ? N'est-il pas justement pénible et ce que le maître autant que l'esclave rejettent par dessus tout ?

4. Le travail éduque, civilise.(p29).